

Ma folie la plus sage

Charlotte Orcival



CHARLOTTE ORCIVAL

MA FOLIE
LA PLUS SAGE

ROMAN



© 2019, HarperCollins France SA.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-1915-4 — ISSN 2271-0256

Pour Elisabeth qui aime qu'on lui raconte des histoires.

*« Il ne me restait qu'une seule chose :
apprendre à ne pas être amer.
Mais j'étais content, car il me restait
beaucoup de temps devant moi. »*

MICHEL SUBOR *in* JEAN-LUC GODARD,
Le Petit Soldat.

Chapitre 1

*C'était beau hier,
C'était beau ce matin,
C'est beau les filles quand il n'y a pas de peur, pas de
dégoût, pas de mépris, quand les choses sont limpides.
Cette nuit à côté de toi c'était comme une lueur dans
les profondeurs.
Je me suis enfin senti reprendre des couleurs.*

FAUVE, *Lettre à Zoé*

Les bruits qui le réveillèrent étaient suspects : un coup sourd suivi d'un juron, dans une langue inconnue dont il pouvait tout de même deviner que c'était du français — même fatigué, il n'était pas totalement stupide. Il était arrivé quelques heures auparavant et malgré les neuf heures de vol entre Vancouver et Paris et le décalage horaire qu'il subissait, il pouvait aussi se rappeler qu'il se réveillait dans l'appartement parisien de sa petite sœur préférée. Il avait sonné chez elle tôt le matin, elle lui avait ouvert en se jetant dans ses bras puis elle l'avait abandonné tout aussi rapidement en lui expliquant qu'elle devait impérativement se recoucher. Genre tout de suite. Halloween était responsable. Halloween et la nuit de fête qu'elle avait passée avec ses nouveaux amis parisiens à célébrer cette tradition dont il ne savait même pas dire,

avant aujourd'hui, qu'elle était devenue populaire dans la classique et très traditionnelle capitale de la France. Au Canada, pourquoi pas. Aux États-Unis bien sûr. En Angleterre, la vendue des USA, naturellement. Mais à Paris ? Vraiment ?

Il avait donc laissé Courtney repartir dans sa chambre et s'était installé sur le canapé qui trônait dans la petite pièce principale de l'appartement et avait fini par s'endormir après une consultation compulsive et vaine de son iPhone. Sa sœur habitait dans un meublé de 30 m², près du quartier de la Bastille. Dont il payait le loyer depuis trois mois, dans le cadre de cette année qu'elle avait voulu passer au cœur de cette ville qui la fascinait.

Sa sœur avait toujours été francophile. Petite, quand ils n'étaient que des gamins anglais bercés par les séries américaines et les tubes du *Top of the pops*, Courtney s'était découvert une passion pour des chanteurs français — des chanteurs aux noms imprononçables. Et puis elle avait commencé à regarder des films sous-titrés. Et puis rêver d'habiter un jour à Paris. Il était loin, le temps de ses rêves. Mais dès qu'il avait pu, il avait réanimé celui-là. Parce que c'était sa sœur.

Il était venu pour quatre jours. Neuf heures d'avion aller, huit heures retour pour que sa petite sœur préférée l'accueille les yeux rougis par le manque de sommeil et aille immédiatement se recoucher. Ça promettait. Ça confirmait aussi la nécessité de sa venue. Il était venu parce qu'il était inquiet. C'était sa nature et son rôle de grand frère qui encourageait cette tendance. Inquiet, il l'était depuis sept ans. Non, au fond, depuis toujours.

Lenny ouvrit les yeux et fut ébloui par la lumière qui avait envahi le petit salon. Il cligna plusieurs fois des paupières avant de parvenir à sortir du brouillard puis

il les vit. Deux pieds. Nus. Féminins. Posés sur le tapis Ikea face au canapé où il était allongé.

— Salut, fit une voix enrouée qu'il ne reconnut pas.

Lenny leva lentement les yeux et découvrit progressivement la silhouette de l'inconnue. Pieds. Mollets. Cuisses. Nus. Culotte noire. T-shirt blanc. Sale. Épaule dénudée. Cou fin. Visage bizarre. Maquillé... en une sorte de zombie ? Peut-être. Cela avait bavé. C'était laid. Cheveux blonds sous des tonnes de gel et de... toiles d'araignée. Fausses toiles d'araignée ? Emmêlée. Décoiffée plutôt. Assez répugnants surtout.

— Hi, répondit-il en se redressant sur le canapé.

Ainsi, il put mieux observer le spécimen d'être humain qui le fixait avec deux grands yeux verts que le maquillage n'était pas parvenu à enlaidir.

— Julia, dit-elle.

— Lenny.

— Et tu es... ?

— C'est mon frère, lança Courtney de la chambre dont la porte était à présent ouverte. Il est arrivé ce matin quand tu dormais. Est-ce qu'une âme charitable pourrait préparer du café ? Je tuerais pour en boire un tout de suite.

Les regards de Lenny et Julia se croisèrent à nouveau et pétillèrent au même moment, complices, à l'écoute de la voix suppliante de Courtney. Elle avait indubitablement besoin d'un remontant caféiné.

— Je vais m'en occuper, lança finalement Lenny en se levant. Tout le monde en veut ?

La *walking dead* Julia acquiesça et puis, maladroitement, s'écarta pour le laisser passer. Mais pas assez. Ou pas assez vite pour empêcher leurs corps de se frôler. Ou pour empêcher son cerveau embrumé de saisir l'odeur à la fois nicotinée et douce qu'elle dégageait.

— Désolée, dit-elle en s'écartant davantage, embarrassée... Je vais me laver, fit-elle en avançant vers la salle de bains.

Puis, apercevant son reflet dans le miroir du salon, ajouta :

— Et essayer de redevenir humaine...

Intrigué, Lenny la suivit du regard sans pouvoir s'empêcher de noter à quel point, dans cette petite culotte noire, cette Julia avait un beau cul. Un beau petit cul même.

Quelques minutes plus tard Lenny posa trois mugs de café sur la petite table de salon. Et du sucre. Du lait. Il avait même trouvé des trucs à manger. Des genres de tartines déjà grillées. Cracottes ? Ce n'était pas mauvais et il avait faim.

— Courtney ? Ton café est servi.

— Humm.

— Ça va ?

— J'ai mal à la tête.

— Allez viens. J'ai fait neuf heures d'avion pour te voir.

— J'arrive.

Courtney finit par apparaître, s'installa près de son frère et attrapa le mug qu'il lui tendait.

— Je suis contente de te voir. Bon vol ?

— Ça va... C'était long. Alors, tu as fait la fête hier soir ?

— C'était awesome... On est rentrées à 5 heures du mat'...

— Tu étais déguisée en quoi ? Pour ta copine, j'ai cru déceler une inspiration zombie.

— J'étais en Anglaise.

— Pardon ?

— Jupe hyper courte, pas de collants, des talons trop hauts, pas de manteau en hiver...

Lenny explosa de rire.

Ma folie la plus sage

— Plus vrai que nature. La classe... C'est qui ? chuchota-t-il ensuite, en jetant un coup d'œil vers la porte de la salle de bains.

— Julia, une copine. Je l'adore.

— C'est ta copine ?

— Arrête, Lenny. Elle a dormi ici parce qu'elle était trop déchirée hier soir.

— Ça, j'ai vu oui. Mais tu comprends, je suis un peu curieux... Je m'inq...

— Tu t'inquiètes, je sais. Et je ne peux pas t'en vouloir... Mais sur ce coup-là, y'a rien à craindre. On ne se broute pas le minou, même si je ne dirais pas non.

— Arrête s'il te plaît, arrête !

— On a le droit de tout se dire, non ? Tu broutes pas le minou d'Abe, toi ?

— Stop !

— J'espère bien que tu le fais. Toutes les filles ont le droit de se faire brouter le minou ! Ça devrait être un droit constitutionnel.

Lenny essaya d'échapper à la conversation et par la même occasion à la vision du visage de sa sœur entre les cuisses d'une autre.

— T'es devenue délurée, commenta-t-il. C'est l'effet des Françaises sur toi ? Je ne suis pas sûr que cela va ravir maman.

Courtney haussa les épaules et s'enfonça profondément sur le canapé. Les bruits de la douche stoppèrent dans la salle de bains. Elle soupira.

— J'ai pas rencontré l'amour à Paris. Pourtant, ce n'est pas faute de chercher, mais en attendant je me suis fait une superbe bande de copains. Dont Julia fait partie. Et franchement, c'est bien aussi... Je profite !

Lenny regarda sa petite sœur sourire en coin et fut heureux de ces quelques mots a priori si banals. Courtney

allait mieux et c'est tout ce qu'il avait eu besoin de vérifier en venant la voir. Rien que pour ça, il ne regrettait pas le déplacement.

— Et toi, demanda-t-elle, comment va la reine Abigaël ?

Lenny avala une gorgée de café en roulant des yeux et en évitant surtout de répondre à sa sœur. Courtney aimait se moquer de sa petite amie. C'était même son loisir préféré. Il ne le prenait pas mal ; elle l'avait toujours fait, quelle que soit la fille en question. C'était son rôle de sœur. Se foutre de son frère à travers ses choix amoureux et exprimer la jalousie, parfois, que lui inspiraient ceux-ci.

— Abe va bien, finit-il par répondre. Elle a failli venir. Mais finalement, quatre jours, c'était trop short. Mais elle t'embrasse.

La porte de la salle de bains s'ouvrit et Lenny ne put s'empêcher de tourner la tête, curieux de la nouvelle tenue qu'allait porter la zombie. Julia réapparut. Et il la trouva transformée. Une douche, du démaquillant et des cheveux disciplinés avaient suffi à faire d'elle une jeune femme moderne. Une très jolie jeune femme fraîche et prête à affronter une nouvelle journée. Sans trace des excès d'alcool et du manque de sommeil. Ou presque. Car il pouvait tout de même repérer sa fatigue à la pâleur de son visage et aux ombres sombres sous ses yeux.

D'un geste, Courtney invita Julia à les rejoindre autour de la table du salon.

— Ton café t'attend.

Julia s'installa par terre, les jambes croisées en face d'eux et attrapa avec avidité le mug fumant.

— C'est gentil. Je vais pas m'éterniser... J'ai un repas de famille qui m'attend.

— Oh nice, fit Lenny, curieux. Ta mère cuisine des trucs spéciaux ?

— Nan, je crois pas, répondit Julia en souriant ironi-

Ma folie la plus sage

quement. Ma mère et la cuisine, c'est pas ça. On va finir au resto japonais, probablement.

— Un mythe sur la gastronomie française s'effondre, se permit Lenny entre deux gorgées de café noir.

Ils restèrent silencieux quelques secondes. Lenny observait du coin de l'œil la jeune femme. Elle sentit son regard, le fixa de l'iris vert de ses yeux et il se sentit embarrassé.

— Vous faites quoi aujourd'hui ? Visite de la capitale ? demanda-t-elle soudain.

— Lenny connaît déjà Paris. Peut-être qu'on va traîner un peu et se raconter tout ce qui s'est passé dans nos vies depuis six mois. Ça fait très longtemps qu'on s'est pas vu...

Lenny se rapprocha de sa petite sœur et lui passa les bras autour des épaules.

— Je t'ai manqué, ma petite chérie... C'est trop mignon...

— Oh ça va, répondit Courtney en s'écartant de lui. J'ai juste la gueule de bois et pas trop envie de bouger.

Un silence s'installa tandis qu'ils continuaient de savourer leur or noir. Du coin de l'œil, Lenny détaillait Julia. Elle semblait vouloir parler. Hésiter. Et c'est avec joie qu'il l'entendit finalement demander :

— Ça vous dirait de faire un truc ce soir ?

Courtney leva les yeux au ciel et répondit :

— Je sais pas comment tu fais pour remettre ça aussi tôt.

— T'inquiète, ce sera une soirée tranquille, genre une petite bière, un truc à manger...

— J'en serai ravi, lança soudain Lenny, avant que sa sœur n'ait l'occasion de refuser. Une soirée parisienne pour mes vacances parisiennes. C'est parfait.

Julia n'avait pas beaucoup de certitudes dans la vie. Et c'était d'ailleurs une grande partie de son problème

ces derniers temps. Mais elle pouvait dire sans l'ombre d'un doute cette fois-ci que l'homme qu'elle avait trouvé alangui sur ce canapé était quelqu'un qu'elle avait envie de revoir. Elle avait ressenti une inquiétude profonde et intime à la perspective que cela ne soit pas possible et avait éprouvé l'urgence de trouver une solution, de proposer très vite quelque chose. Et cela avait fonctionné parce que bizarrement — et cela lui donnait le tournis rien que d'y songer en dévalant les escaliers du métro — il semblait partager son désir. En tous les cas, c'est ce que son comportement, dans ces quelques minutes qu'ils avaient partagées, lui avait transmis comme signal : le signal qui disait « qui que tu sois, être humain inconnu, je veux te revoir et en savoir davantage ». Elle en était persuadée. Et c'était une belle surprise en ce 1^{er} novembre, triste par essence.

Le 1^{er} novembre... La fête des Morts. Ou plutôt non, la fête des saints, pour elle qui n'en était pas une. En se réveillant, auprès de Courtney qui ronflait, la première pensée de Julia avait été : « non ! ». Pas encore. Et pourtant, cela s'était passé. Comme un schéma si bien rôdé qu'elle ne pouvait pas s'en détacher.

Ils s'étaient retrouvés en groupe dans un pub des Grands Boulevards. Le O'Sullivan's, à l'angle du boulevard et de la rue Montmartre. L'endroit était fiévreux, agité, électrique. Bien sûr, les costumes d'Halloween donnaient une dimension légèrement plus pimentée à la soirée, mais le reste avait été comme d'habitude. Elle avait bu, dansé, rebu, bien papillonné, rebu. Martin l'avait regardée avec ses grands yeux noirs, presque suppliants. Cela avait sonné l'envie de fuir ailleurs, vers un autre bar, et peut-être vers d'autres regards. Ils avaient migré à quelques-uns dans un autre pub, pratiquement similaire, plus haut vers Bonne Nouvelle. Courtney, Hector et Chloé étaient de

Ma folie la plus sage

ce deuxième mouvement. Elle avait rebu, à un moment de la soirée où le verre de trop était dépassé depuis longtemps. Elle avait redansé, un peu moins papillonné et avait harponné. Fatalement. L'envie de se sentir désirée finissait toujours par être la plus forte. Et elle ne pouvait pas décrocher. Malgré ce qu'il s'était passé, malgré les grandes résolutions, malgré elle...

Julia n'avait pas la passion des ébats dans les toilettes des bars. Pourtant, elle avait là aussi recommencé et puis, quand ils avaient fini leur affaire, elle l'avait chassé pour se retourner vers la cuvette et vomir tout le contenu de son estomac et peut-être même un peu plus que cela. Elle se disait parfois que dans ces cas-là, c'était la vie elle-même qu'elle vomissait. Une posture un peu surfaite, même à ses yeux, mais elle s'y accrochait... Elle vomissait sa vie. Sa pauvre petite vie. De petite fille de riche. Certainement. De pauvre étudiante en école de commerce à douze mille balles l'année payée par maman et beau-papa. Oui, elle n'était qu'une petite merdeuse parisienne, infoutue d'apprécier les qualités objectives de sa vie.

Voilà ce qu'elle se disait quand elle était, comme ce matin-là, capable de regrets, que son mal de tête et ses cheveux la faisaient souffrir et qu'elle redoutait en rentrant à la maison la perspective des reproches.

Cette pensée la ramena à la réalité. Elle regarda l'heure sur son téléphone. Il était presque 13 heures. Mince, il fallait vite qu'elle appelle sa mère ; ils étaient certainement tous en train de l'attendre. Ou pire, de ne plus l'attendre.

— Julia, soupira sa mère en décrochant à la deuxième sonnerie... Tu es où ? Et ne me dis pas là-haut parce que j'y suis montée !

Julia appuya sa tête contre la vitre du métro et ferma les yeux. Sa mère... Sa chère mère. Qui passait son temps à être déçue par son aînée. Quelle tristesse.

— J'ai dormi chez une copine. Je suis dans le métro. Vous êtes à la maison ?

— On est partis. Ta grand-mère nous a donné rendez-vous dans un resto près de chez elle. Rejoins-nous là-bas. Je t'envoie l'adresse.

Julia raccrocha et reposa sa tête contre la vitre, les yeux dans le vide. En ce 1^{er} novembre, la rame était calme, ligne 1, et elle pouvait se laisser bercer par son mouvement irrégulier et familier, tout occupée à ce souvenir de la silhouette allongée de Lenny.

Elle avait eu un choc en le découvrant endormi dans le salon. Une surprise puis un choc. La surprise, ça avait été la présence d'un être humain à un endroit où elle s'attendait à du vide. Le choc, c'était la beauté de l'être humain en question. Elle l'avait regardé, sans se rendre compte de son impudeur, incapable de détacher les yeux de sa chevelure bouclée blonde et de son visage tendre. Et puis il avait ouvert les yeux et elle avait alors réalisé dans quelle petite tenue elle se trouvait, elle. Culotte et débardeur. Et encore, cela aurait pu être pire : le débardeur, elle l'avait chopé sur le bord du lit où elle s'était effondrée auprès de Courtney.

L'iPhone bipa dans sa main et elle découvrit non pas le texto de sa mère qu'elle attendait, mais des mots de Thalou.

Alors, on se voit en ce jour de la Toussaint ? Ou tu continues à jouer la morte ?

Thalou. Dans toute sa splendeur : directe, chieuse, essentielle. Thalou était un pilier. Un pilier de sa vie depuis le collège où elles avaient atterri dans la même classe de quatrième. Jusqu'alors, les amitiés de sa vie n'avaient été qu'une lente et sérieuse agonie. Julia se cherchait sans se

trouver. Et trouver des amis était encore moins facile. Elle avait changé trop de fois de classe, de la primaire au collège, à mesure que ses parents l'avaient ballotée au gré de leur vie privée. Elle avait aussi eu bien trop de mal à s'ouvrir et l'amitié, c'était quand même être capable de se dévoiler, de baisser sa garde. Et elle était si mal dans sa peau qu'elle finissait toujours par se détacher, peu ou prou, des amis qu'elle se faisait dès que des souvenirs gênants venaient s'interposer entre eux.

Heureusement, à treize ans, Julia avait enfin rencontré l'amie de sa vie. Et cela avait tout changé. Tout. Thalou était la plus dégourdie des deux dans tous les domaines — les études, les parents, les garçons, les soirées — et elle avait initié Julia à bien des choses à une époque où être une Julia n'était pas une mince affaire. Adolescence ingrate, sentiment d'abandon familial et pas un garçon qui ne semblait la trouver à son goût.

Thalou avait réussi ce miracle-là, sur la seule base de la confiance réciproque. Aujourd'hui, son amie avait toujours ce temps d'avance dans son développement : étudiante à Sciences-Po après une intégration sans concours grâce à sa mention « Très bien » au bac, Thalou bénéficiait d'une vie professionnelle toute tracée. Elle voulait passer le concours de l'ENA. Et se dévouer au service public. Cela avait beau être totalement étranger à Julia, elle admirait sa volonté et sa vocation si durable. Côté sentiment, Thalou avait aussi une situation stable. Elle et Nico, depuis deux ans, c'était le top du top en matière de couple. La crème de la crème. Et autant le dire : ça la faisait carrément chier parfois. D'abord parce qu'en tombant amoureuse de son Nico sur les bancs de la rue Saint-Guillaume, Thalou avait quelque peu déserté leur amitié et ça c'était factuel. Y compris au moment où Julia aurait eu tellement besoin que sa meilleure amie puisse

deviner tout ce qui ne fonctionnait pas dans sa vie. Quand elle avait réussi à le lui dire, Thalou s'était trouvée imparadonnable. Et depuis, Julia avait bien perçu que son amie faisait davantage attention à elle. Toujours soucieuse de sa vie bordélique, des conflits qu'elle ne parvenait pas à régler et qu'elle dissimulait à grand renfort de soirées, de mecs, d'alcool et de cigarettes. En oubliant, et de loin, le travail et la quête d'une vocation. Ainsi était Julia selon son amie. Un peu fêlée à l'intérieur. Très solaire à l'extérieur. Et tous les jours un peu plus jolie.

Julia ne mit que quelques secondes à répondre à son amie. Un échange de SMS s'ensuivit et Julia parvint à convaincre Thalou de se joindre à elle pour cette soirée qu'elle devait monter de toutes pièces. Avec comme seul objectif de se retrouver à nouveau dans la même pièce que Lenny. L'éphémère. Celui qui repartirait trop vite. Vers elle ne savait quel endroit. Mais qu'elle voulait plus que tout découvrir avant ce départ.

À la station Châtelet, Julia changea de ligne et prit la 4 pour foncer vers Saint-Michel. Elle parcourut les couloirs interminables au pas de course, sans difficulté, sans essoufflement, sans point au cœur ; elle était toujours fière de le constater. Depuis quatre ans maintenant, elle s'était mise au sport. Pour de vrai. C'était con, mais c'était au moment où Luke était reparti vers sa contrée exotique, Luke, le sportif, le dynamique, le tout en jambes et tout en muscles, qu'elle s'y était mise à son tour. Elle aurait pu, pendant toutes ces années, profiter de ce prétexte, pour être plus proche de lui et essayer de comprendre sa planète basket par exemple.

Mais non. À l'époque, elle était trop occupée à le regarder avec des yeux énamourés, ou à évacuer sa frustration de n'en rien obtenir en retour en se jetant sur le pot de Nutella de ses petites sœurs sans réaliser qu'à ce petit jeu, c'était

son corps qu'elle laissait tomber. Mauvais timing. Luke, en partant, avait réuni les conditions nécessaires pour sa prise de conscience. Cette dernière avait eu lieu pendant l'été de ses dix-sept ans, juste avant la terminale, un été qu'elle avait passé à maudire le Nutella et les Cracky crêpes de ses sœurs et à se cacher dans un maillot de bain Arena une pièce volé à sa mère ; un été à ne pas oser se baigner dans la mer avant la nuit tombée. Cet été-là, elle avait pensé : « ça suffit ». Cet été-là, elle avait maudit Luke d'être parti. Cet été-là, elle avait engagé un combat contre son cerveau, ses jambes et ses poumons et commencé à courir. Oui. Faire du running. Avec des baskets et des tenues de sport moches de chez Décathlon. Et avec les conseils de Jérôme, son beau-père, aussi. Et parfois sa compagnie. Sur les chemins tranquilles de la campagne du Lubéron où, en bons bourgeois parisiens, la famille était venue passer quinze jours de vacances estivales.

À l'évocation de sa famille bourgeoise, Julia eut la vision de sa mère qu'elle aimait terriblement. L'adverbe était le mot clé de cette phrase : elle l'aimait, *terriblement*. Parfois, cela faisait des grandes étincelles. Anne, sa maman, était un pur produit de l'aristocratie intellectuelle parisienne. Elle n'avait pas de sang bleu, mais dans son ADN, sûrement, tous les gènes des écrivains, des philosophes, des intellectuels de la France de la deuxième moitié du xx^e siècle. La raison ? Ses parents qui l'avaient élevée dans le mythe de la grande pensée française. Avocats tous les deux de profession, ils avaient monté, par passion, au début des années 1970, une revue consacrée à la philosophie et à la science. La petite Anne avait croisé dans l'appartement familial de la rive gauche — of course — un bon nombre d'intellectuels français des années 1980 dont certains portaient déjà des chemises blanches ouvertes sur leur torse imberbe et quelques prix Nobel, essentiellement en

chimie ou en physique. Mais leur fille unique n'était pas faite du même bois et quand Anne s'était inscrite en fac, après un modeste bac B (c'étaient des lettres à l'époque qui définissaient les bacs, traduction Sciences Economiques), pour apprendre la psychologie, ses parents avaient été désespérés. Sachant par ailleurs que ce qui motivait surtout leur fille à cette époque — plus que la fac —, c'était les concerts, la musique et être en backstage avec le plus de musiciens possibles. Et plutôt les guitaristes. Parce que les guitaristes, c'était du pur désir, cette façon qu'ils avaient de s'occuper de leur instrument.

Et c'était là que les parents de Julia avaient fait connaissance. Dans un concert. En backstage. À La Cigale. Le père de Julia était musicien pour un groupe de rock français qui avait son petit succès. Il n'était pas guitariste, mais bassiste. Il n'était pas anglais ou américain, mais venait de Châteauroux. Et comme d'autres illustres membres de cette ville avant lui (surtout Gérard Depardieu en fait, c'était le seul dont elle se souvenait), il était monté à la capitale pour trouver le chemin de son destin.

Julia était le fruit de cette histoire dont elle savait que c'était de l'amour. Elle avait grandi, bercée par le son de la guitare de son père et les encouragements de sa mère. Même si cela avait été loin d'être suffisant. Même si ça n'avait pas empêché la haine de se pointer un jour.

Elle admirait énormément l'esprit parisien de sa mère. Sa mère adorait la Ville lumière et en connaissait tous les recoins, tous les bons restaurants, toutes les nouvelles boutiques. Elle avait ses rituels et ses adresses secrètes. Elle savait où acheter ce thé qu'elle aimait tant, où se procurer des pulls en cachemire à bon prix et qui allaient durer toute une vie, où prendre le meilleur brunch de la rive gauche sans se séparer d'un rein pour le payer. Elle était née et mourrait à Paris. Julia admirait sa mère

Ma folie la plus sage

pour son attachement si profond, mais elle n'était pas faite de la même matière. Cette ville, elle y était née elle aussi, elle l'aimait comme un territoire que l'on vous offre comme base pour vos jeux et vos aventures. Mais elle n'y était pas attachée viscéralement. Julia aimait la campagne, l'odeur des bois humides, les bottes pleines de boue. Julia rêvait d'avoir des chiens, des chats, des tortues dans un grand jardin. Paris pouvait parfois lui sortir par les yeux et elle envisageait sans difficulté de la quitter, cette putain de ville.

Mais en attendant, sa mère, ses deux petites sœurs, Inès et Paloma, son beau-père Jérôme et sa grand-mère Sophia l'attendaient dans un restaurant japonais de la rue Monsieur-le-Prince pour un déjeuner de la Toussaint. Et il fallait qu'elle se grouille. Partir un jour, oui. Mais pas maintenant.

Lenny était un Léonard, version courte. Un prénom qui le destinait peut-être à une vie hors norme. Un prénom de grands maîtres. Pour n'en citer que deux, il y avait naturellement Léonard de Vinci et Leonard Cohen. Pourtant, c'était souvent à Leonardo DiCaprio que les journalistes se référaient quand il s'agissait d'évoquer les origines du choix de son prénom. Un jour, par acquit de conscience, Lenny avait posé la question à sa mère, Gina. Et celle-ci avait éclaté de rire avant de déclarer :

— Ils ne savent pas compter. Tu es né en 1992. Je crois que la première fois que j'ai vu DiCaprio dans un film, c'était *Titanic*. Comment veux-tu que cela soit possible ? *Titanic* date de la fin des années 90.

Lenny nota pourtant qu'elle ne semblait pas choquée

d'un lien possible entre le prénom de son fils et celui d'une star du cinéma. Et pour cause.

— C'est Leonard Whiting, avait-elle expliqué enfin avec un peu de mystère.

— Qui ?

— Le Roméo de Zeffirelli. Un grand Roméo. Un sublime Roméo. Il n'a pratiquement fait que ce rôle-là dans sa carrière. Mais je ne peux pas lui en vouloir ; que faire de mieux après ça ?

Lenny connaissait ce film. Et d'ailleurs, pensa-t-il ce jour-là, amusé, Leonardo DiCaprio avait lui aussi tourné dans un *Roméo et Juliette* époustouflant. Lenny se souvenait davantage du Zeffirelli dont sa maman parlait. Tourné en 1968, il lui avait paru d'une incroyable modernité quand il l'avait découvert, trente-cinq ans plus tard. Les deux jeunes comédiens qui interprétaient le couple mythique étaient d'une beauté à couper le souffle, ils tournaient nus dans une scène d'une grande pureté et comme à chaque fois en tant que spectateur de cette histoire, on crevait de désespoir de l'issue tragique qui finissait par arriver. Lenny avait seize ans quand il avait visionné ce chef-d'œuvre, un soir, sur le petit écran de son ordinateur. Il allait lui-même interpréter Roméo pour le spectacle de Noël de son école d'art — une espèce de rite incontournable pour tous les jeunes premiers de sa trempe. Et il voulait s'inspirer, observer, capter l'âme de Roméo à travers ceux qui, avant lui, lui avaient offert une partie de leur propre jeunesse.

Lenny n'avait pas toujours rêvé d'être comédien. Mais ce spectacle avait été un tournant. Sa mère, qui d'une certaine manière avait toujours senti en lui les signes annonciateurs d'un destin différent, ne fut pas étonnée quand, à l'issue de ce petit spectacle d'école, Lenny fut approché par un agent qui voulut le prendre sous contrat

et l'aider à trouver des prochains rôles. D'un loisir, d'une passion adolescente, il fit une vocation, un métier, un moyen de bien gagner sa vie. Car la machine s'était vite emballée.

Lenny était toujours affalé sur le canapé de sa sœur quand il reçut une notification Instagram sur son téléphone. Abe. Pour la troisième fois de la journée. Depuis qu'ils s'étaient quittés, moins de vingt-quatre heures plus tôt, Abe avait publié pas moins de deux posts Twitter et trois stories sur Instagram. Abe était une acharnée des réseaux sociaux et ses milliers et milliers de followers le lui rendaient bien. Cette fois-ci, en consultant Insta, Lenny put la découvrir en train de montrer la tenue de sport qu'elle allait enfiler, signe ou symbole de la gym à la salle où elle allait se rendre. Lenny se mit à sourire. La manière à la fois séduisante et amusante dont Abe se mettait en scène tenait du talent. Un talent du marketing de soi dans toute sa splendeur, mais ça lui était particulièrement utile en tant que comédienne. Il le savait, les directeurs de casting et les producteurs étudiaient de très près la renommée digitale des acteurs qu'ils recherchaient, comme une assurance sur les entrées, pour n'importe quel projet. Lenny ne savait pas dire si c'était bien ou si c'était mal. Lui, ce qu'il aimait dans le fait de jouer la comédie, c'était jouer la comédie. Point. Les à-côtés, la publicité, l'influence, les médias, la reconnaissance, la notoriété, l'hystérie... Tout cela était venu avec la comédie. Pas au point d'en devenir un mal nécessaire mais Lenny découvrait tous les jours un peu plus à quel point cette dimension de son métier lui était fondamentalement étrangère.

Abe était différente. Et il l'admirait pour cela. Elle savait faire, montrer, se donner, prendre... sans jamais sembler souffrir de la situation. Elle était capable de se protéger aussi, mais toujours sans que cela se remarque.

Lenny parcourut les photos du compte d'Abe en souriant. Elle était belle. Indubitablement. Et cette belle femme était celle qu'il retrouvait inlassablement dans ses draps chaque soir ou presque depuis seize mois.

Pour lui faire plaisir, pour lui dire d'une autre manière qu'il pensait à elle, Lenny s'arrêta sur la dernière photo du compte, et écrivit un petit commentaire. Un petit #love-fromthetraveler et referma l'application. C'était cheesy : un jeu de dupe, adressé à tous ceux qui reconnaîtraient un échange entre un couple de comédiens.

Il avait tout de suite été séduit par Abigaël. Qui ne l'aurait pas été ? Abigaël était magnifique, une grande professionnelle intelligente et fine. Parfaite, en somme. Quand ils s'étaient rencontrés deux jours avant les premières scènes à tourner, Lenny avait tout de suite pensé : « Ouh, j'ai de la chance, elle est superbe ». Mais ce n'est qu'en l'embrassant pour la première fois, lors de l'épisode quatre, que ça avait commencé. Comme une espèce d'énergie entre eux qui pouvait s'observer, mais difficilement se décrire. Ils s'étaient embrassés timidement, comme la scène et les rôles l'exigeaient. Et puis, pendant des jours, après ça, ils s'étaient tournés autour, à l'instar des deux adolescents qu'ils jouaient alors dans la série, mais bien conscients de ce qu'il allait se produire entre eux. Et cela s'était produit, un week-end, loin du tournage quand Lenny avait trouvé dans son grand désir le petit courage de l'appeler pour lui proposer un *date* dans un resto du centre de Vancouver. Il avait fait les choses à l'américaine ou à la canadienne, il ne savait trop dire, conscient de la barrière culturelle qui existait entre eux. Abigaël était originaire du Canada et l'amour y était codifié : on sortait ensemble plusieurs fois, on se testait, on allait plus loin et, éventuellement, au bout de quelques

Ma folie la plus sage

rendez-vous, on couchait ensemble. Et, éventuellement, après quelques coucheries, on décidait de devenir exclusif.

Pour Lenny, ce concept relationnel semblait tout droit venir d'une autre planète mais il s'y était plié. Car il voulait faire l'amour à ce joli brin de Canadienne aux yeux si grands, si sombres et aux lèvres délicieusement charnues. Après ça, quand ils étaient devenus un « nous », les choses s'étaient ancrées dans un réel qu'il n'avait pas anticipé. D'abord, il y avait eu ce que l'équipe de tournage s'était réjoui de voir : une chimie à l'écran qui rendait l'histoire bien plus jolie à tourner. Et Lenny ne pouvait pas nier que cela avait détendu tout le monde et amélioré les conditions éprouvantes de tournage que d'être en couple avec Abe. Quand votre job, c'est d'être quatorze heures par jour sur un plateau, autant passer ce temps en bonne compagnie. Et du coup, il se demandait, avec le recul, si ce n'est pas pour cela aussi que les acteurs finissaient toujours par tomber amoureux sur les tournages. La solitude, loin de leur maison et de leurs proches, la vie en petit groupe et la promiscuité, comme une colonie de vacances, un travail et des préoccupations similaires, un langage commun, un projet... tout pouvait contribuer à expliquer à quel point ils étaient devenus un cliché de la profession. Un couple amoureux à l'écran qui le devient en privé. Bien sûr, au début de leur histoire, Lenny n'avait pas eu cette lecture de la situation et d'ailleurs, s'il y avait pensé, il aurait pensé « Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Et combien de personnes ont rencontré leur mari ou leur femme sur leur lieu de travail ? ». Mais sa perception avait évolué avec le temps. Et surtout à partir du moment où la série avait commencé à être diffusée à la télé. Là, tout avait été différent.

D'abord parce que la série avait tout de suite bien marché et que la joie avait contaminé toutes les équipes du projet.

C'était un rêve qui se réalisait pour tout le monde et la perspective d'un travail plus durable pour chacun. Une première saison qu'ils finissaient de tourner et qui serait diffusée jusqu'en juin de l'année suivante, pendant qu'ils auraient la joie de tourner une deuxième saison que le network venait d'acheter. Tout était parfait. C'était parti. Pour longtemps. Si tout allait bien. Alors oui, il y avait encore beaucoup d'embûches possibles, mais on pouvait quand même se reposer deux secondes et demie sur ses lauriers. C'était tellement rare dans la vie d'un acteur. Tellement précieux.

Lenny en avait profité et il avait l'impression que son jeu, sa capacité à sortir de l'écran, s'était amélioré pendant cette période-là. Abe y était sans doute pour quelque chose, tant il fut aussi inspiré par son grand professionnalisme. Abigaël avait commencé sa carrière de comédienne à sept ans. À la maison, son univers familial tournait déjà autour de l'industrie du divertissement avec un père technicien de plateau et une mère agent. Alors, bien sûr, cela avait sans doute pas mal orienté son destin. D'ailleurs, c'était peut-être la seule chose qu'il pouvait pointer du doigt dans sa façon de faire son métier : Abigaël ne se sentait pas artiste, mais ouvrière de l'industrie du spectacle. Elle n'avait pas en elle une sensibilité à fleur de peau ni un amour des mots. Elle apprenait très bien et très vite ses textes, mettait tout son corps et son mental au service d'un personnage ; elle aimait parfois être surprise par ses émotions pendant une scène, mais ce qu'elle préférait surtout, c'était maîtriser. Contrôler. Et elle avait appris à Lenny à mettre une dose de sa maîtrise à elle dans sa manière de pratiquer son métier de comédien à lui. Ce qui lui avait été plus qu'utile ces derniers mois. Voire carrément essentiel. Abigaël l'avait ancré dans le sol, dans le vrai. Dans la réalité économique aussi de la situation. Par

exemple, comment mieux négocier, au-delà des conseils et exigences de son agent.

Lenny fut interrompu dans son flux de pensées par l'entrée de sa sœur dans l'appartement. Elle était descendue faire des courses rapides et revenait les bras chargés d'un gros sac Carrefour. Il s'était plaint de crever de faim et étonné de ne même pas trouver du thé dans cette maison. Il avait bougonné et Courtney avait adoré. Retrouver son frère. Retrouver le compagnon de son enfance. Retrouver ce gars à l'hygiène douteuse durant toute son adolescence et au regard bleu envoûtant. Le retrouver pour elle et elle toute seule et sans personne pour lui voler de l'attention. Aucune fan, aucune petite amie, aucune mère. Tiens en parlant de mère, Courtney se souvint qu'elle avait promis à la sienne de l'appeler quand son frère serait arrivé à Paris. Imaginer ses deux enfants réunis sous le même toit pour quelques jours était pour une mère une source de joie que même une fille ingrate ne pouvait ignorer. Depuis que Lenny s'en était allé tourner à Vancouver, bien plus que depuis son propre départ à Paris, Gina, leur mère, semblait se désoler de son absence.

— Il faut qu'on appelle Gina, décréta Courtney en posant le sac de courses sur la minuscule table de la cuisine.

— Appelle-la maman, please...

Courtney roula les yeux au ciel. Non. Ça, elle n'avait pas envie. Gina, ça allait mieux. C'était plus facile à dire et à vivre. Lenny pouvait peut-être la voir comme sa mère mais Courtney avait toujours eu beaucoup plus de mal à la considérer pleinement comme telle. Entièrement comme telle. C'était comme ça. C'était irrationnel mais ce n'était pas non plus gravissime.

Lenny soupira, mais se saisit immédiatement de son téléphone, obéissant à sa sœur. Il était 19 heures à Paris. 18 heures à Bristol, Berkshire, United Kingdom of her

Majesty The Queen Elizabeth II. Gina devait être chez elle, installée dans le petit salon de sa maison de ville, là où elle pouvait regarder les gens passer sous ses yeux, une tasse de thé fumante posée à ses côtés et leur chien à ses pieds. Tout un cliché britannique. Il s'en rendait compte à présent qu'il s'était éloigné de leur île natale. Un cliché qu'il aimait imaginer. Parce que sa mère lui manquait souvent. Et ce qui avait fait souffrir sans doute sa sœur Courtney était sans doute ce qui l'avait maintenu en vie, lui. L'amour étouffant de leur maman.

Gina avait trente-deux ans quand Lenny et Courtney étaient nés. Elle était une jeune professionnelle londonienne qui travaillait pour une grande entreprise de la City et qui était tombée sous le charme de son boss. Un vice-président quelconque, très marié et très fatigué par ce mariage. Sauf que lorsque les enfants étaient arrivés, cette liaison était devenue bien embarrassante. Surtout avec deux bébés d'un seul coup. L'histoire banale d'un adultère banal dans l'Angleterre des années 1990. Alors il avait payé. Beaucoup. De l'argent sur un compte à part, caché de sa famille officielle. Et il avait fui tout le reste de ses responsabilités. Ce n'était que vers ses dix ans que Lenny avait voulu en savoir plus et qu'il avait questionné sa mère. Inlassablement. Et, comme bien des fois auparavant, et sûrement encore à l'avenir, Gina n'avait su résister à son fils. Son tendre regard, ses pommettes souriantes, son air mutin, ses boucles blondes d'angelot charmeur... Tout était au service de sa demande, son insistance. Et Gina avait repris contact avec son vice-président depuis retraité (ah oui, il était beaucoup beaucoup plus âgé que sa jolie *personal assistant*) qui, dans une espèce de fureur inquiète, avait refusé de rencontrer son fils. Non. C'était non. Ils s'étaient mis d'accord, il y a bien longtemps (dix ans avant exactement, lui reprécisa-t-elle), elle avait signé

une clause de confidentialité et reçu une très jolie somme en échange. Alors non, on ne revenait pas sur un contrat. Ni sur un engagement moral.

La moralité, Gina, elle trouvait ça un peu gros, comme argument. Quand il la sautait sur son bureau de V-P¹, avec vue sur la Tamise, la moralité était le dernier de ses soucis. Pourtant, elle ne passa pas trop de temps à ruminer ou à le détester. Ç'avait été le cas, bien sûr, au début. Mais au fond, il lui avait fait le plus beau cadeau. Ses deux enfants, cette paire de jumeaux magnifique et le reste, son manque de grandeur, de générosité à lui, son absence d'amour pour eux, ne la touchait pas.

Ce que Lenny aurait voulu, c'était mettre un visage sur une origine. Un sens. Une direction. La vie du jeune Leonard n'était pas une partie de plaisir tous les jours. D'un côté, il était ce mignon petit garçon blond que les mamans et les filles de l'école regardaient avec tendresse et les garçons avec suspicion — il est gay, non ? Il est franchement efféminé, non ? — ; de l'autre, il était cet élève mal à l'aise en classe, incapable de progresser au même rythme que tous les autres, incapable de domestiquer les lettres, les chiffres, les mots, les formules, tandis que sa brillante sœur semblait être douée en tout et sans effort.

Ce fut l'année de ses neuf ans que des mots furent posés sur ses maux. Lenny était un grand DYS : Dyslexique, Dysgraphique, Dysorthographique. DYS dans toute sa splendeur. OK ! Il s'était cru débile, il se découvrait handicapé. Ça faisait mal. Très mal. Et l'estime de soi, déjà esquinée, ne s'était pas améliorée. Courtney, sa génialissime sœur jumelle, avait eu alors cette idée lumineuse pour une enfant de son âge : l'aider à trouver ce qui allait le passionner pour le reste de sa vie. Le dessin,

1. Vice-président.

non. Ses mains, ses gestes, rien ne permettait la finesse des traits. La musique ? Le solfège, ça ne l'avait pas fait, avec cet univers complexe et théorique de notes posées sur une partition, loin du plaisir pur d'un instrument.

Et puis vint l'idée d'essayer les cours de théâtre de la ville. Ils y allèrent à deux la première fois. Et si Courtney lâcha très vite, Lenny fut emporté à tout jamais. Il était bon. Il était fait pour ça et ses émotions, capturées par son talent, proposées aux autres, devenaient des œuvres d'art. Beauté et talent. Il avait tout. Il était tout. Il s'était trouvé. Et le reste s'était écrit pour le mener exactement jusqu'à ce jour de novembre, le 1^{er}, à Paris. Et écouter la voix heureuse de sa mère à l'autre bout du téléphone.

Quand ils eurent fini de parler à leur mère, les jumeaux s'installèrent confortablement sur le canapé avec le fameux thé anglais dans deux mugs géants. Enfin, Lenny se sentit bien. Il était accro à ces moments qui lui rappelaient qui il était et d'où il venait. Il n'était pas comme sa sœur qui se réinventait, au fur et à mesure de sa vie parisienne, une nouvelle identité. Lenny aimait son *english breakfast tea* avec du lait et du sucre. Il adorait passer sa journée avec un mug rempli à la main. Et il se demandait encore comment il avait pu atterrir dans l'appartement de son Anglaise de sœur jumelle sans trouver le moindre sachet de thé dans sa cuisine.

— Ça va mieux ? demanda-t-elle, les yeux pleins d'ironie.

Il acquiesça du menton avant d'avalier une nouvelle gorgée de sa boisson Graal, reconnaissant.

— Pourquoi tu es venu ? lança soudain Courtney.

Lenny haussa les épaules, pas vraiment motivé à entrer dans ce genre de discussion. C'était sa sœur, jumelle qui plus est, et ils ne s'étaient pas vus depuis de nombreux mois. Avait-il besoin de se justifier ?

Il consentit finalement à lui donner un semblant d'explication.

— Pour voir comment tu vas ?

— Tu as peur que je fasse une bêtise ?

— J'ai toujours peur que tu fasses des bêtises ici ou ailleurs.

— Je vais bien.

— Je vois ça.

Courtney soupira, agacée.

— C'est maman qui t'a demandé, non ?

— Maman ? Tu l'appelles comme ça maintenant ?

— Va te faire foutre, Lenny !

Ah voilà, il retrouvait sa sœur. Son élégance. Sa classe. Et il aimait ça.

— OK, tu as raison, c'est maman qui me l'a suggéré. Elle m'a dit qu'elle t'avait eue au téléphone et que tu l'avais inquiétée.

— Tu sais bien que mes problèmes blessent toujours maman plus que moi. Alors ça m'étonnerait que je lui aie raconté quoi que ce soit.

— T'es injuste, soupira Lenny en habitué de la situation. Alors, il y a quelque chose à raconter ? Julia par exemple ?

Lenny s'en voulut de prononcer ce prénom, au beau milieu de cette conversation. Car cela traduisait quelque chose d'étrange dans le propre chemin de sa pensée. Mais les faits étaient là : Julia et Courtney avaient dormi dans le même lit. Et Julia était belle comme un soleil. Et Courtney avait toujours été attirée par la beauté des filles belles comme des soleils.

— Bordel, Lenny ! Arrête avec ça. Je t'ai dit que ce n'était qu'une copine. Et même si j'avais voulu, ça n'aurait pas marché avec elle. Et puis j'ai arrêté de tomber amoureuse de filles qui tombaient amoureuses de garçons. Je ne fais plus ce fantasme-là. Et je vais te dire même mieux :

j'ai arrêté de laisser les gens me briser le cœur. Je suis passée à autre chose.

Sauf que tout ça, tous ces schémas, toutes ces douleurs du passé, Lenny les avait vues de trop près, faire trop de mal à Courtney pour que ce soit si facile pour lui — ou pour sa mère — de passer à autre chose.

Courtney avait seize ans quand les choses avaient objectivement merdé. Pourtant, depuis longtemps, Lenny l'avait deviné. Sauf qu'il n'était qu'un ado immature et autocentré à cette époque — il n'était pas bien sûr d'avoir beaucoup changé depuis. Et puis aussi, ce qui avait compliqué les choses, c'était qu'à l'époque Courtney menait la danse. Il avait lu, depuis, que souvent, dans un couple de jumeaux, les faux, les vrais, les garçons-garçons, les filles-filles ou garçons et filles, il y avait toujours un dominant et un dominé. Et chez eux, ç'avait été sans le moindre doute Courtney, la cheftaine de leur drôle de couple. Courtney qui communiquait pour eux deux, Courtney qui décidait des jeux et des discussions. Courtney qui traçait leur route mutuelle.

Sauf qu'à un moment, quelque chose d'inexorable était arrivé : Lenny avait grandi. Il s'était trouvé, développant son propre territoire, saisissant son destin. Et Courtney avait senti la situation lui échapper. Ce qui, ajouté à ce qui la bouffait depuis toujours, était devenu beaucoup trop lourd à supporter. L'envol de son frère, c'était comme une page qui se tournait, la fin trop précoce sans doute de leur enfance.

Lenny se souvint que tout était arrivé alors qu'il venait de vivre le premier tournage de sa vie. Un truc de dingue. Une production belgo-canadienne qui l'avait amené à tourner trois scènes dans un village italien de la région des lacs. Trois jours de tournage et trois semaines sur place. Et il avait su, alors, avec un enthousiasme évident,

Ma folie la plus sage

que c'était le métier qu'il voulait faire pour toujours. Définitivement. La dolce vita, l'Italie, les Italiennes, les pâtes, la chaleur, la beauté de la nature. Tout ça grâce à trois scènes et quelques pages de dialogues à apprendre.

Mais quand il était rentré en Angleterre avec cette envie chevillée au corps de très vite trouver un autre film à tourner, Courtney avait tenté de suicider.

— C'est bien, finit par répondre Lenny en souriant à sa sœur.

Ils se regardèrent sans plus rien dire pendant quelques secondes de trop. Puis il aperçut les étoiles dans les yeux de Courtney.

— Quoi ? fit-il, curieux.

— N'empêche que tu la trouves canon, Julia, non ?

Elle avait voulu que Thalou soit là. Elle avait voulu ne pas être seule témoin. De ça. C'est-à-dire de lui qui la regardait à chaque fois qu'elle tentait de l'observer. De son sourire aussi, qu'il esquissait parfois. En remontant son verre à sa bouche. En passant sa main dans ses boucles dorées. En jouant avec ses doigts sur le bois de la vieille table du bar. Il était là, il riait, au milieu des autres, mais quand elle était entrée, avec Thalou à sa suite, il n'avait plus été là que pour elle. C'était du moins ce qu'elle ressentait. Ou peut-être ce qu'elle avait envie de croire.

Thalou ne mit pas longtemps à comprendre. En l'entraînant avec elle, pour commander au bar, elle lui demanda aussitôt :

— C'est qui, lui ?

Mais dans sa tête, sa meilleure amie pensait « C'est pour lui ? ».

— Le frère de ma copine, Courtney.

— Il est très très beau.
— En vrai il est encore plus que ça.
— Je le vois en vrai, là.
— Je voulais dire de près. Et le truc de malade c'est que ça me fait le même truc que ce matin.

— Tu l'as vu ce matin ?
— Oui, chez Courtney. J'ai dormi chez elle et je suis tombée sur lui en me levant.

— Ça te fait quel truc ?
— Quand on est dans la même pièce, j'ai l'impression qu'il me bouffe des yeux. J'hallucine et je me demande si je ne suis pas en train de délirer.

— Ben je te confirme qu'il te bouffe tout le temps des yeux. C'est simple.

— Mais c'est juste impossible. Tu as vu le gars ? Pourquoi il fait ça ? Pourquoi avec moi ?

— Parce qu'il te trouve très jolie. Sans déconner, tu le sais pas ça ? Tu n'as plus quinze ans, des points noirs et dix kilos de trop.

— Oh ça va... Pas la peine de me rappeler cette chouette époque. OK, je suis mieux qu'avant. Mais au point de l'intéresser, lui ?

— Pourquoi tu crois que tu lèves des tonnes de mecs sans problème ?

— Parce que je couche avec eux, répondit Julia avec réalisme.

— Ouais ça aussi, admit son amie en souriant. Mais tu te vois pas comme ils te voient. Tu es belle, Julia, je te jure que c'est vrai.

Quand elles se dirigèrent vers leur coin dans le pub, elles s'aperçurent que le groupe s'était agrandi avec l'arrivée de Thibault qu'elle avait aussi convié pour la soirée ainsi que deux amies de l'école de commerce, Lucie et Justine, qui entouraient désormais Courtney de leur attention, sans

pouvoir détacher leurs yeux de jouvencelles énamourées du beau Lenny.

La discussion battait son plein lorsque Julia reprit sa place, là où elle avait laissé son manteau, son sac, face à Courtney, et à deux centimètres de la chaise de Lenny. Il l'accueillit d'un petit coup d'œil sur le côté et poussa distraitement son verre de pinte de quelques centimètres pour lui laisser la place de poser le sien. Il ne la regardait plus, occupé à discuter avec ses amis. Pourtant tout son corps, si près d'elle, semblait totalement tourné vers elle. Elle ne savait pas dire pourquoi, c'était juste une impression — elle avait toujours su déceler le désir quand il était là, comme un éléphant au milieu d'une pièce. Peu à peu, heureusement, elle finit par s'habituer à sa position près de lui et à la présence envahissante de son corps d'homme. Les quelques gorgées de vin qu'elle avala l'apaisèrent et elle se mit à écouter en silence. À l'écouter. Et le fait de l'entendre parler anglais, avec cet accent si anglais, et ses mots si anglais, tout en elle, la renvoya à des années-lumière de cette scène. Vers Luke. Vers le très charmant, si intéressant, si *cuttie* et *so british* Luke. Enfin, non pas british. Mais il parlait la langue de Shakespeare. Et ces trois années à le fréquenter avaient eu au moins un immense bénéfice : elle avait appris à le comprendre, appris à lui répondre, appris à maîtriser, plus que la moyenne nationale française, la langue des meilleurs ennemis de la nation tricolore.

Luke avait quinze ans quand ils s'étaient croisés au milieu de leur année de seconde. En fait, elle l'avait repéré bien avant le mois de décembre de cette année-là. Mais ce n'était pas le cas de Luke et ce n'était pas particulièrement étonnant. Au même âge, Julia venait de faire sa rentrée dans un lycée privé près du jardin du Luxembourg. Un bel endroit, assez chic bien sûr, assez sélectif évidemment,

mais assez cool aussi. Pas aussi élitiste que Henri-IV ou Charlemagne où son dossier scolaire moyen n'aurait jamais permis une admission. Pas aussi bourgeois et hyper tendance que l'École alsacienne, pourtant non loin de son quartier. Un truc intermédiaire qui lui convenait. Sur le papier. Parce que dans la réalité, elle en avait bavé. Du moins au début. Séparée de sa meilleure amie, Thalou, que son brillant parcours avait menée à Charlemagne justement, Julia avait commencé par perdre ses repères du collège. Et ce sans compter qu'au collège, Julia était déjà loin d'être la reine du bal. C'était simple, en ce début de seconde, il n'y avait qu'un truc qui lui donnait envie de se lever chaque matin. Un projet. Une perspective. Un rêve. Un fantasme. Une ambition : celle d'apercevoir le mythique et carbonique comme de la neige, Luke.

OK, en bonne petite snob parisienne qu'elle était tout de même, elle avait d'abord considéré l'indigène américain comme un drôle de spécimen. Grand, athlétique, souriant, sociable, il tranchait terriblement avec les petits mectons de son environnement, plus calés en concours d'ironie et en sarcasmes qu'en matchs de basket sur les playgrounds du Luxembourg. Et puis son étrangeté, son accent américain prononcé faisaient également une nette différence. Avec lui, vous pouviez apprendre pas mal de gros mots, encore davantage d'argot et vous viviez votre rêve américain au quotidien. C'était du moins ce qu'il s'était passé pour Julia. Un mardi matin de décembre, elle était montée dans son bus de la RATP, vaguement à la bourre pour son cours de 8 heures, et puis l'inouï était arrivé : elle y avait croisé Luke. Et il était seul, sans cette nuée de jeunes et jolies filles qui semblait constituer sa cour habituelle depuis le début de l'année. Pas absorbé non plus par la conversation du seul autre Américain de

l'école, un mec de terminale, avec qui il traînait souvent dans la cour ou au déjeuner.

Non. Seul. Juste concentré sur le spectacle du boulevard, de l'autre côté de la vitre, et sur la musique qui jaillissait, trop fort, de ses écouteurs. Soudainement bien calme aussi. Presque lointain. Et aussi plus humain et accessible.

Ce matin-là, Julia avait fait quelque chose d'extraordinaire. À l'image du sentiment extraordinaire qui l'avait envahie à le découvrir, dans son bus à elle, à son horaire à elle, pour son parcours à elle. Elle avait agi. Après des semaines et des semaines d'observations lointaines, mais précises qui tenaient franchement du stalking et tout autant d'heures consacrées à raconter à Thalou les faits et gestes du jeune homme, Julia était passée à l'action. Enfin. Libérée sans doute du poids du regard des autres, elle s'était avancée vers lui, slalomant entre les mères de famille et leurs poussettes, les caddies des mamies matinales pour le marché et les cadres de l'économie française pas si pressés que cela d'aller faire des affaires parce que, c'était bien connu, prendre le bus n'était pas le moyen de transport le plus rapide de la capitale pour arriver au boulot.

Quand elle avait été assez près de lui pour qu'il la remarque, elle avait senti de la panique. Mais l'improbable s'était produit : il avait tourné les yeux vers elle, abandonnant le spectacle du boulevard parisien, et son regard s'était attardé sur elle. Elle avait souri. Rougi peut-être. Puis fait un geste de la main et dit « Hi ». Luke avait froncé les sourcils, perturbé, mais avait répondu poliment à son « Hi ». Après un petit silence gêné, Julia avait précisé :

— Je suis à Saint-Sulpice. En seconde cinq.

Le visage de Luke s'était ouvert d'un seul coup — rassuré, sûrement. Et Julia avait pu observer de près

ce miracle renouvelé de la beauté du jeune homme. Son visage carré, sa peau tannée par un soleil californien qu'il ne fréquentait pourtant pas beaucoup, ses yeux noisette qui marquaient Julia par leur grande expressivité. Tout était animé, vivant, dans le visage de Luke. Et de près, c'était un spectacle qui donnait aux hormones de Julia l'envie de faire une danse de la joie.

— Oh... Yes... Of course... Moi aussi... Seconde trois. Tu es dans la classe de Thibault ?

Thibault était le play-boy de sa seconde et il avait très vite sympathisé avec Luke, s'en faisant un ami. Un ami qu'il conviait à ses fêtes, faisait boire ses alcools et fumer ses joints. Thibault était un lycéen fêtard standard. Juste un petit peu plus acide que la moyenne. En lui, il y avait un drôle de feu qui brûlait. Julia, observatrice silencieuse, avait déjà pu constater qu'une fureur sourde semblait couvrir en lui. À cette époque, d'ailleurs, Julia pouvait résumer sa vie à une longue observation de celle des autres. Mais grâce à Luke, ce matin-là, dans le bus, cela avait changé. Pour le meilleur et pour le pire.

Et presque six ans plus tard, elle était là, à écouter un autre homme parler cette même langue qui lui rappelait tant de souvenirs. Sauf que Luke avait disparu de sa galaxie depuis plusieurs années déjà et qu'elle-même n'avait plus grand-chose à voir avec la gamine énamourée de ses quinze ans... Enfin de ses quinze ans, ses seize ans, ses dix-sept ans... Oui, elle avait été amoureuse de Luke longtemps. Et cet amour-là avait même défini pratiquement toute cette période. Et même si elle ne regrettait pas, ou pas tout du moins, là, à cet instant, avec Lenny à deux centimètres d'elle, ce n'était plus à Luke, son ange brun, qu'elle voulait songer. Et quelque chose en elle se passa. De l'ordre de l'improbable. Le bruit du bar, les conversations vivantes autour d'elle, la musique

Ma folie la plus sage

par-dessus, et finalement le silence en elle qui se posa. Profond. Calme. Serein. Elle regarda le profil parfait de Lenny, ses mains qui dansaient autour de son verre. Elle regarda les autres le regarder, Courtney, Thalou, Martin, Thibault... Elle revint sur lui et sans savoir comment, sa main échappa à son contrôle et vint se poser sur son genou. À lui. Le genou de cet homme qu'elle avait rencontré le matin même pour la première fois. Et le plus fou, ce fut que ce geste d'une incroyable intimité ne lui fit même pas honte. Lenny sursauta. Imperceptiblement. Un léger mouvement qu'elle seule perçut et comprit. Et sans la regarder tout de suite, sans même arrêter la conversation qui l'absorbait, il fit glisser sa main sous la table et se saisit de cette main qu'elle avait posée sur sa cuisse. Non pas pour la repousser. Non pas pour la punir. Non. Il la caressa doucement. Capable d'une tendresse dans le bout de ses doigts qui réveilla chaque centimètre carré de la peau de Julia.

Toute la journée durant, l'impression originelle s'était évaporée. Il y avait eu sans doute la fatigue de son voyage en avion au-dessus des océans et des terres canadiennes puis polaires puis européennes. Il y avait eu les conversations continues avec sa sœur jumelle qui lui résumait quatre mois d'installation à Paris. Il y avait eu l'absence de thé digne de ce nom à partager pour se tenir éveillé. Il y avait eu les petits messages directs et indirects d'Abe sur son téléphone. Tout, sans doute, avait contribué à l'évaporation de ce sentiment diffus et pourtant violent, inspiré par cette rencontre matinale. Mais il était revenu au moment même où il avait aperçu la silhouette de Julia entrer dans le bar. Et Lenny s'était senti pris au dépourvu

de ressentir le même bouleversement que ce matin, l'effet de surprise en moins. Pourquoi ? Comment ? Et que faire ? Les questions sautaient dans son cerveau, mais il ne cherchait pas de réponses. Ce qu'il espérait, c'était réussir à détacher ses yeux d'elle. Retrouver son calme. Respirer par le ventre pour éviter de perdre son souffle à ses côtés. Parce qu'elle s'était installée sur la chaise à côté de lui. Tout près. Il était à la fois ravi et terrifié de cette proximité qu'il désirait pourtant. Sans compter que, depuis quelques minutes déjà, sa sœur avait sorti son détecteur à situation problématique et lui jetait régulièrement des coups d'œil interrogatifs qu'il tentait d'ignorer. Dans leur enfance de jumeaux, ils n'étaient jamais passés par cette phase fréquente, paraît-il, de l'invention d'un langage commun original pour communiquer entre eux. Pas besoin : Courtney savait tout exprimer avec ses yeux. Elle savait lui dire, là, « mais *what the fuck* ? ». Et il savait lui répondre « Fous-moi la paix. Je ne sais même pas de quoi tu parles. »

Et c'était vrai. Il ne savait pas dire ce qui était en train d'arriver. Il ne savait pas dire *avec qui* c'était en train d'arriver. Tant sa connaissance de la personne en question se limitait à ce que Courtney lui en avait dit et ce qu'il pouvait observer : elle s'appelait Julia, elle était étudiante, française, elle buvait des verres de vin blanc (dans un pub irlandais), elle avait des yeux verts, elle n'était pas maquillée, pas apprêtée, dans son simple slim, son pull noir en col V et ses boots couleur caramel. Et pourtant, elle était étrangement élégante, dans sa façon de bouger, de s'asseoir, de prendre son verre à pied entre ses doigts, de porter le bord du verre à sa bouche, d'avalier des gorgées de vin... et de...

Oh bordel. Il était en train de fantasmer. Il était totalement en train de fantasmer sur les lèvres ourlées de la

jeune femme blonde et ce n'était pas possible, ça. Pas envisageable du tout. Même si c'était exactement en train d'arriver... bordel.

Lenny n'avait pas toujours été un saint. Loin de là. Il y avait même une époque pas si lointaine où la découverte de son pouvoir de séduction avait fait de lui le diable. Un diable amoureux. De ses seize ans jusqu'à ses vingt-deux ans, il avait séduit des filles sans authentiquement se lier à elles, sans jamais se prendre la tête non plus. En souffrant parfois d'être rejeté, en se réjouissant plus souvent de pouvoir facilement obtenir ce que son désir lui commandait d'obtenir. Les filles, les femmes, c'était tout de même le genre humain qu'il préférait.

Avec Abe, c'était la première fois qu'il s'embarquait dans une histoire sérieuse. La première fois qu'il en avait envie. À Vancouver, dans cet exil volontaire, avoir Abe à ses côtés était une force. Une stabilité qu'il appréciait. Ils ne s'étaient pas promis grand-chose ni n'avaient défini clairement ce qui les liait l'un à l'autre, mais il la respectait et n'avait pas eu envie, plus de trois minutes consécutives, d'une autre femme qu'elle.

Mais ça c'était avant aujourd'hui.

Avant Julia.

Quelques minutes plus tôt, elle s'était levée et il avait lutté pour ne pas la suivre des yeux : cela aurait été trop visible pour sa sœur. Quand Julia avait repris place près de lui, un nouveau verre de vin posé devant elle, il avait surpris l'échange de regards entre sa sœur et Julia, tournée vers lui. La jeune femme le fixait. Il sentait l'étincelle de ses yeux, il n'inventait pas : il le ressentait. Et ça le brûlait de l'intérieur. Il se demandait comment une jeune femme comme elle, avec cette innocence perdue dans les pupilles pouvait lui faire autant d'effet. Il n'avait plus seize ans et pourtant, il éprouvait la puissance de son désir comme si

c'était la première fois. Et puis elle fit ce truc improbable. Et puis il se retrouva avec sa main à elle dans sa main à lui. Et ce fut fini. La stabilité avait volé en éclats.

Plus tard, dans le mouvement, alors que le groupe avait décidé d'aller manger un morceau dans un bar proche qui faisait les meilleures saucisses frites de la ville, il lui lâcha la main pour se lever et enfiler son manteau. Ce changement l'inquiéta : il n'avait pas envie que s'arrête cette sensation de chaleur. Mais ça ne dura pas. Julia resta tout près de lui, synchronisant ses gestes aux siens, silencieusement. Puis, prudemment, leurs yeux se croisèrent et elle lui sourit. Ce fut éblouissant. Il en perdit ses capacités d'analyse, ne parvint même pas à lui retourner son sourire. Elle n'avait pas peur. Ils sortirent l'un derrière l'autre du bar et avancèrent à la suite des amis, légèrement en retrait du groupe. Julia s'arrêta. Il l'imita. Côte à côte sur le boulevard gris de Paris.

— On va quelque part ? Tous les deux ?

Une décharge lui parcourut l'échine lorsque son cerveau comprit la proposition qu'elle venait de lui faire. Oui. Il ne voulait que ça.

— Tu m'emmènes où ? parvint-il à articuler en la regardant.

Elle baissa les yeux vers le trottoir, un voile de cheveux blonds lui dissimulant le visage. Comment pouvait-elle avoir l'air aussi timide et lui faire en même temps une proposition si osée ? Le mystère de ce paradoxe s'accroissait quand il l'entendit lui répondre, dans une question :

— Chez moi ?

Son cœur s'accéléra à mesure que toute trace d'ambiguïté disparaissait. Elle voulait la même chose que lui et était en train de le lui signifier, sans détour. Comme ça. Directement. Il avait beau avoir rencontré des filles, des femmes ; il avait beau avoir appris à flirter, draguer,

Ma folie la plus sage

séduire, il comprenait désormais qu'il ne savait rien. Là maintenant, il ne savait plus rien. Elle avait annulé les règles du jeu. Peut-être parce qu'elle ne jouait pas.

Les pas de leurs amis s'éloignèrent rapidement sur le boulevard. Eux n'avaient pas encore bougé d'un iota, épaules contre épaules, dans le froid de novembre. D'un coup d'œil, Lenny regarda sa sœur s'éloigner. Il fallait qu'il lui fasse signe.

— Attends, dit-il en attrapant son téléphone dans sa poche de blouson. Je préviens ma sœur.

Il tapota son texto aussi vite que ses doigts maintenant congelés le lui permettaient et appuya sur la touche *Send*. Le temps de ranger l'appareil, il leva les yeux vers la silhouette de sa sœur. Elle venait de se saisir de son iPhone ; elle parcourut le message, se retourna vers lui et il la vit découvrir ce à quoi ils ressemblaient tous les deux, côté à côté sur ce boulevard de Paris. Courtney ne sourit pas. Courtney ne revint pas sur ses pas. Courtney ne jugea pas. Elle leur fit un petit signe de la main puis se détourna d'eux et reprit sa marche nocturne. Voilà. Ils étaient tous les deux. Seuls au monde pour la première fois du reste de leur vie.

Marcher dans la nuit. Elle avait décidé qu'ils allaient marcher. Pour ralentir les choses. Pour se donner le temps de respirer. Pour peut-être mieux le connaître ou l'espérer. Parce que son audace de tout à l'heure s'était un peu évanouie. Parce que la peur était revenue. Elle avait fait un truc de malade en proposant à ce type de venir chez elle. Elle ne faisait pas ça d'habitude, elle ne prenait pas l'initiative. Surtout, elle ne se laissait pas emporter sans l'aide de l'alcool : en général, les fièvres qui la débordaient

la prenaient en main bien plus tard, dans la nuit, après bien plus de verres d'alcool. Et elle n'allait jamais chez elle pour finir la nuit. Elle se laissait guider par le désir du garçon, de l'homme et atterrissait dans un lieu dont elle pouvait s'échapper plus ou moins vite dès qu'elle en avait l'envie. Dès que l'envie était partie, justement.

Mais ce soir, tout lui échappait. Elle avait un schéma. Elle avait des règles. Qu'elle s'était imposées pour tout un tas de raisons qu'un psy adorerait explorer, mais dont elle ne voulait pas se souvenir là, maintenant. Car maintenant, il y avait cet homme à ses côtés, qui avançait, en mettant ses pas dans les siens et qui lui parlait doucement, sans jamais lever la voix, avec cet accent si sexy. Ce putain d'accent anglais.

— *It's a bit shilly around here*, commenta-t-il en frissonnant légèrement.

Il plaisantait ? Il faisait un froid de canard. Un putain de froid de canard à décorner des bœufs.

— Tu ne portes pas de manteau, lui fit-elle remarquer en observant son blouson, une sorte de bomber bien trop fin pour être honnête. Tu veux mon écharpe ?

En bonne Parisienne, elle ne sortait jamais sans son étole. C'était justement Courtney qui lui avait fait remarquer ce point commun à toutes les filles de la capitale ; elles arboraient toutes une pièce de tissu autour de leur gorge. La sienne était une écharpe qu'elle avait piquée à son beau-père, Jérôme.

Lenny haussa les épaules. Sourit.

— Merci. Ça va... On est où, là ? C'est beau.

Depuis qu'ils avaient quitté le bar des Grands Boulevards, elle l'avait guidé dans les rues du centre pour rejoindre sa rive gauche et ils approchaient désormais de la place des Victoires. Bientôt, ils frôleraient le Palais-Royal qu'il

ne serait pas possible de traverser à cette heure de la nuit puis ils s'approcheraient de la Seine.

— *You're in Paris, baby !* répondit-elle, à nouveau surprise par l'audace de sa réponse.

Lenny éclata de rire. Un rire dont la mélodie toucha le cerveau de Julia comme un feu d'artifice. Décidément, cet homme obtenait d'elle des choses qu'elle ne se savait même pas capable d'oser. Et ce visage qu'il lui offrait, tellement tellement mignon... Elle n'avait pas peur de lui. Voilà, elle le comprit soudainement : elle le trouvait impressionnant de beauté, de présence, de force tranquille, mais elle était en confiance. Parce qu'il avait une telle douceur en lui. Une telle gentillesse. Comment un être pouvait être aussi doux et sexy en même temps ?

— Je le sais, baby, lui répondit-il avec un clin d'œil.

Julia rougit ; désormais, elle avait chaud et froid en même temps. Comment expliquer ce phénomène physique ?

— Tu es venu souvent ? finit-elle par demander.

— Plusieurs fois... Avec Courtney, c'était notre destination préférée quand on était jeunes. Je ne sais pas pourquoi, mais ma sœur a toujours eu son grand rêve français dans la tête. Elle était peut-être française dans une autre vie...

— Pas toi ?

— Euh... y'a des trucs qui me gênent trop ici... Par exemple, vous mangez des trucs qui dégoûteraient n'importe quel autre être humain.

— Ah d'accord, tu veux la jouer comme ça, direct. Ce n'est pas très fair-play pour un Anglais.

— Ouais, désolé, admit-il, d'autant que vous avez aussi le vin, les films de la nouvelle vague, Daft Punk. Je dois respecter ça. Je peux te poser une question ?

— Yes ?

— Tu te débrouilles en anglais. Comment ça se fait ?

— Heu... l'école ?

— Je ne peux pas te croire. Pourquoi les autres Français n'y arrivent pas ?

Julia accepta le compliment. Mais elle pouvait difficilement lui confier le secret de ce mystère linguistique ; elle aurait aimé lui expliquer qu'elle avait passé plein de vacances à l'étranger ou qu'elle adorait regarder les séries en VO mais cela aurait manquer de crédibilité. Et au fond, elle n'avait pas envie de lui mentir.

— J'avais un ami, avant. Il était américain. À son contact, j'ai beaucoup progressé. C'est juste ça.

Elle avait changé. Elle était certaine même qu'elle avait évolué, progressé. Et malgré tout, au détour d'une conversation, les souvenirs se pointaient et Luke était à nouveau présent, auprès d'elle. Depuis le temps, elle avait compris que cela s'appelait l'amertume et elle pressentait aussi que c'était le début de la sagesse que d'en avoir conscience. Luke, avant, pendant, maintenant, c'était l'irruption du gâchis dans sa vie. Pas pour la première fois, car sa vie de fille de parents séparés avait ouvert le bal. Mais quand même. Luke était son amour déchu. Qui était encore capable de la blesser, au moment même où un homme d'une vingtaine d'années, aux cheveux blond foncé, bouclés, la dévisageait avec le plus chaleureux des sourires. Tiens, elle n'avait pas encore fait attention à la couleur de ses yeux...

— Avais ? répéta-t-il. Il est... comment dire...

— Mort ? Non. Juste parti. Rien de grave. Ne t'inquiète pas.

Ils arrivèrent sur le bord de la rue de Rivoli. Même à cette heure tardive, le bruit des voitures recouvrait leur conversation. Paris, la vie, la nuit.

— C'est le Louvre ? demanda Lenny, curieux.

— La première des demeures des rois de France.

Ma folie la plus sage

— Impressionnant, admit-il en parcourant du regard la sombre façade. Et ce qu'il y a dedans, mon Dieu... c'est riche !

Julia jubila de la joie qu'elle voyait sur son visage et tout à coup, eut envie d'accélérer leurs pas, accélérer leur voyage vers chez elle et cette chambre où elle rêvait de le déshabiller et de l'embrasser. Même les longues minutes de marche dans le froid qu'elle lui faisait subir ne semblaient pas fâcher Lenny : il continuait à admirer l'histoire de ce grand pays de bouffeurs de grenouilles et d'escargots.

— Allons par-là, dit-elle en traversant la rue entre deux voitures, taxi, Uber ou autre VTC. Tu vas voir, c'est encore plus somptueux.

Ce qu'elle lui réservait, c'était de la beauté à l'état pur : la cour Carrée qu'elle admirait tant. Ils marchèrent vers une entrée du Louvre, en retrait de la rue, à nouveau plus au calme, s'éloignant du brouhaha des voitures et passèrent sous un immense porche pour pénétrer dans le monde irréel de la cour Carrée. Quatre immenses façades de style Renaissance, puissantes, harmonieuses, sublimement éclairées, les protégeaient désormais du monde et les éloignaient en même temps de tous leurs repères. Paris et son agitation et sa furie, même à minuit, semblaient loin à présent. Julia, comme à chaque fois, se sentit comme dans le décor d'un opéra ; il ne manquait que la musique d'un violon ou d'une flûte, comme elle l'avait si souvent entendu jouer dans ce lieu par des musiciens qui choisissent cet endroit à l'acoustique parfaite. Voilà, comme toujours, Julia se laissait emporter et elle en oublia quelques secondes d'observer Lenny et ses réactions.

— *Holy shit*, l'entendit-elle murmurer derrière elle.

Elle se retourna vers lui, sourire aux lèvres.

— C'est comme un lieu sacré, continua-t-il sans cesser de dévorer des yeux ce lieu parfait d'harmonie.

Doucement, prudemment, parce qu'elle ne voulait pas le déranger dans son plaisir de découvrir le lieu, elle fit quelque pas vers lui, immobile, stupéfait, près de la fontaine centrale.

— Laisse-moi prendre des photos, dit-il en attrapant son téléphone. Il faut que j'essaie de capturer quelque chose de cet endroit.

Un artiste. Elle venait de le comprendre avec certitude. Elle venait de se rendre compte, aussi, qu'elle ne savait absolument rien d'autre sur lui. Qui était-il, pour de vrai ? Quel âge avait-il ? De quoi vivait-il ? Que désirait-il ? Où vivait-il ? Elle n'avait rien appris, n'avait pas posé de questions, peut-être pas écouté en vérité quand il parlait à ses amis, tout à l'heure dans le bar. Elle était comme lui maintenant, face à la beauté. Absorbée par l'essence même de son être.

Lenny photographiait, capturait et recommençait, mais elle savait qu'il n'y parviendrait pas. Elle avait déjà essayé. Le mieux, c'était de tout prendre en soi et de profiter de l'instant. D'ailleurs, il avait peut-être compris qu'il était vain de vouloir voler des images de cet endroit insaisissable car il s'était arrêté. A présent, il la regardait.

— Julia ?

C'était la première fois qu'il prononçait son prénom devant elle. Il le fit avec ses intonations à lui, son intention personnelle. Quelque chose comme « Giulia » ou comme « Jude » dans le « hey Jude » des Beatles. Et Julia sut que ça lui appartiendrait toujours. Cette façon-là de goûter son prénom. Perdue dans ses pensées merveilleuses, elle se laissa surprendre par le mouvement de Lenny. Face à elle, il venait de lui saisir la taille, en glissant ses mains sous sa doudoune, l'attirant contre lui plus fermement qu'elle ne l'en aurait cru capable. Puis, naturellement, leurs fronts se soudèrent l'un à l'autre.

Ma folie la plus sage

— Dans un endroit sublime, il faut un baiser sublime, dit-il, les yeux grands ouverts face aux siens.

Julia remarqua qu'ils étaient pratiquement de la même taille et qu'ainsi, leurs cheveux blonds s'emmêlaient et se confondaient.

— Tu es d'attaque ? demanda-t-elle en souriant.

— C'est une provocation ?

— Peut-être que...

Julia ne put achever sa réponse : les lèvres de Lenny se posèrent sur les siennes. Avec timidité, prudence, douceur. Puis, comme pour s'assurer de l'effet que cela avait sur elle, il recula sa bouche. Mais Julia sourit et leurs lèvres se retrouvèrent, plus longtemps. Plus fermement. Jusqu'à ce que Julia décide avec sa langue de forcer un passage vers le nirvana. La douceur, l'humidité, la félicité. Elle y était. Au paradis. Embrassée par un gentleman anglais.

C'était encore la nuit. De la fenêtre, il ne voyait que le noir. Ils parlaient en chuchotant ; pourtant, il n'y avait personne à déranger. Des chuchotements d'amants.

Deux heures auparavant, après avoir traversé main dans la main le pont des Arts sans regarder une seule seconde la beauté du spectacle de cette ville exceptionnelle, ils étaient arrivés sur l'autre rive de Paris et avaient marché aussi rapidement que possible. La destination était un bel immeuble haussmannien où Julia et sa famille habitaient lui expliqua-t-elle sur le chemin. Sa famille au troisième étage dans un appartement de quatre pièces où vivaient sa mère, son beau-père et ses deux petites sœurs Inès et Paloma. Et elle, au sixième dans une chambre de bonne améliorée qui lui avait été dédiée depuis ses dix-sept ans, pour faire de la place aux petites et donner de

l'indépendance à la grande. Lenny écoutait, époustoufflé d'entrer par la grande porte dans les us et coutumes de ces bourgeois parisiens si éternellement dépeints dans les vieux films français qu'ils aimaient tant regarder. Julia était un cliché cinématographique et tandis qu'ils montaient tous les deux les six étages qui les menaient jusqu'à sa fameuse chambre de bonne, il ne pouvait détacher ses yeux du mouvement de son corps agile qui gravissait les marches en faisant craquer le bois, usé par des centaines d'années de pas similaires aux leurs dans cette Ville éternelle.

Dans la petite pièce mansardée où ils entrèrent, Julia s'était tournée vers lui, haussant les épaules, semblant s'excuser.

— Bienvenue dans mon petit chez-moi.

Il était petit, ce chez elle, dix ou douze mètres carrés tout ou plus. Un lit une place, défait, un petit bureau blanc qui croulait sous les livres et des papiers en désordre, une cuisinette avec frigo, évier, four micro-ondes et de la vaisselle à laver.

Et même une salle de bains, lui avait-elle précisé en ouvrant, dans un recoin de la pièce, une porte blanche.

C'était petit, mais pas spartiate pour un sou. Au contraire, toute une foule d'objets et de détails comme les nombreux tapis au sol rendaient la pièce chaleureuse et cosy.

— Un vrai cocon, avait-il commenté, en achevant son observation.

Puis il avait plongé son regard dans les yeux verts de Julia et l'avait embrassée avec un désir qui l'étonnait et le blessait en même temps, conscient du point de non-retour qu'il s'apprêtait à franchir.

Et deux heures plus tard, ils étaient serrés l'un contre

Ma folie la plus sage

l'autre dans ce petit lit qui ne laissait aucune place à l'ambiguïté, nus. Ils se parlaient dans le silence de la pièce.

— Tu restes combien de temps chez ta sœur ?

— Encore un jour et demi.

— Et après ? Retour en Angleterre ?

— Non. Vancouver.

Julia cligna des yeux. Troublée.

— Vancouver au Canada ?

— Tu es douée en géographie !

— Je pensais que tu étais un Anglais d'Angleterre.

C'est quoi, cette arnaque ?

Lenny resserra son étreinte autour de la poitrine de son amante et de son corps chaud. Il aimerait tellement ne pas à avoir cette conversation. Mais finalement, il osa demander :

— Qu'est-ce que ma sœur t'a dit sur moi ?

Julia leva le visage vers lui et le dévora du regard.

— Rien. Je crois que c'est aussi simple que ça.

Il soupira.

— Je pourrais en être vexé.

Mais il n'était pas tellement étonné. Sa sœur était toujours restée discrète sur sa carrière depuis qu'il avait commencé ce métier. Et encore plus depuis ces dix-huit derniers mois de succès grand public qu'il vivait.

— Qu'est-ce que tu fais à Vancouver ?

— J'y travaille.

— Dans quoi ?

— Dans l'industrie du divertissement.

— Pardon ?

— Je suis acteur, finit-il par lâcher dans un soupir. Je tourne dans une série. Les plateaux, la production, tout est à Vancouver.

Julia marqua un temps d'arrêt.

— C'est une blague, murmura-t-elle en souriant.

Lenny enfonça son front dans l'oreiller pour toute réponse tout en se demandant pourquoi il était si embarrassé. Pourquoi était-ce si difficile de lui parler de ça ? Finalement, quand il ressortit la tête du sable, elle dit :

— Genre une série importante ?

— Une de Netflix, répondit-il, certain que le nom suffirait à lui faire comprendre.

Il ne s'était pas trompé. Le phénomène Netflix avait dépassé toutes les frontières et Julia ouvrit grand les yeux.

— Mon Dieu, j'ai couché avec une star du petit écran ! s'exclama-t-elle en roulant des yeux.

Lenny fronça les sourcils, légèrement vexé par cette remarque.

— Arrête !

— J'ai fait l'amour avec une star de série !

— Stop ! fit-il à nouveau en tentant de poser une main sur sa bouche pour la faire taire.

Julia se débattit en riant.

— Une star de la culture populaire mondiale m'a fait jouir deux fois ! lança-t-elle à nouveau. Je suis comblée.

Lenny parvint à la faire taire en collant ses lèvres contre les siennes et en enfonçant sa langue dans sa bouche. Ce qui eut la conséquence immédiate de le faire bander très fort. Encore une fois. Il l'entendit glousser encore quelques secondes puis, sous la pression de son sexe tendu contre la cuisse de la belle, les gloussements furent bientôt remplacés par les premiers gémissements. Son corps de jeune femme était comme un instrument qui jouait au diapason du sien. Elle se détendit, elle se tendit, elle l'entoura ses bras, de ses cuisses, elle joua de sa poitrine contre son torse et tandis qu'il abandonnait sa bouche pour mordiller de son lobe d'oreille, son tout mignon lobe d'oreille, elle lui murmura, excitée, excitante :

— Vas-y, ma star, fais-moi l'amour encore une fois.

Ma folie la plus sage

— C'est reparti, répondit-il en attrapant un préservatif sur la table de nuit.

Il traversa une nouvelle fois, nu et frigorifié, les petits mètres qui séparaient le lit de la salle de bains pour jeter dans les toilettes la capote usagée. Il revint à toute vitesse se lover contre elle et retrouver sa chaleur.

Le répit fut de courte durée : l'alarme de réveil la plus stridente qu'il n'ait jamais entendue déchira leur silence.

— Oh shit c'est quoi ce bruit ?

Julia rigola en tendant le bras vers la table de nuit pour l'arrêter.

— J'ai eu plusieurs fois des petits problèmes de réveil. Avec cet engin, je n'ai plus d'excuse pour ne pas me lever.

Et déjà, Julia souleva la couette pour sortir du lit. Le fameux écran digital indiquait 7 h 30. Il n'avait quasiment pas dormi, ou peut-être quelques minutes à peine, entre deux rounds avec elle. Il se sentait presque étourdi de fatigue tout autant que de stress.

— Alors ça y est, dit-il en la regardant ramasser ses habits jetés au sol.

Julia se retourna et lui jeta un coup d'œil. Mais son regard était fuyant, la pâleur de son visage tout à coup visible. Elle lui adressa pourtant un petit sourire.

— Oui, la fête est finie, répondit-elle. Je dois aller bosser. Tu veux prendre une douche ? Boire un café ?

Lenny reposa sa tête contre son bras, en oreiller, peu enclin à bouger mais décidé à lui parler. À essayer.

— Tu vas me googeliser dès que j'aurai le dos tourné ? demanda-t-il en la regardant s'activer à préparer du café.

— Heu... Oui... Je vais le faire, ça, c'est sûr...

— Y'a deux trois trucs que je devrais te dire alors..., reconnut-il en tentant de prendre sur lui pour afficher une certaine assurance.

— Sans doute que c'est le bon moment de tout avouer,

dit-elle d'un ton malicieux en se saisissant de son téléphone. Si tu m'as caché des antécédents honteux, des rôles douteux...

— On s'est tout caché vu qu'on ne s'est rien dit, répondit-il en faisant preuve de lucidité pour la première fois depuis vingt-quatre heures.

— C'est le problème avec les obsédés du sexe, résuma-t-elle.

Il sourit à l'évocation de leur statut d'obsédés. Ça avait été chaud. Brûlant, même. Exaltant. Torride dans le froid de cette pièce. Mais ça avait été tellement plus que ça aussi. Tellement autre chose. La pudeur dans son regard voilé. La douceur dans ses bras. Sa tendresse à fleur de peau. Il avait tout ressenti, tout pris, avec une force inouïe. Mais alors que les draps étaient encore chauds de leurs étreintes, Lenny sentit à quel point la situation lui échappait quand elle ajouta :

— Alors non, ne me dis rien. Ce que je sais de toi, là maintenant, me suffit.

C'était un mensonge. Ils le savaient tous les deux. Il savait qu'elle voudrait tout connaître de lui, qu'elle découvrirait tôt ou tard la vérité et que ce serait un carnage. Alors il dit :

— À Vancouver, je suis avec quelqu'un.

Malgré le vertige qui la prit par surprise, chez Julia, rien ne flancha dans sa voix.

— Je m'en doute bien.

— Comment ça ?

— Un mec comme toi, tout seul ?

— Et toi, alors... Tu as quelqu'un ?

— Non, personne, répondit-elle très vite.

Ma folie la plus sage

Tout en se disant, *bordel, pourquoi je dis ça ?* Je devrais jouer le mystère, le plein de ma vie remplie de garçons et d'hommes dont il n'est qu'un numéro de plus. Trop tard. Le calme qui était le sien, le calme qui avait puisé sa force dans la beauté de cette nuit à ses côtés, venait de se fissurer. Tant la réalité les rattrapait. Tant elle aurait voulu pouvoir défaire les liens qu'il avait su créer en quelques heures, par la douceur de ses lèvres sur sa peau ou de son sexe en elle. Pourquoi est-ce qu'elle se sentait déjà si fermement attachée à lui ? Pourquoi est-ce qu'elle avait déjà si mal pour ce qui n'existerait pas au-delà de ces quelques heures à ses côtés ?

— C'est tout ce que ça te fait ? lança-t-il après un silence bien trop grand pour cette petite pièce.

Julia se retourna vers lui et l'image qu'elle enregistra dans son cerveau, pour tous ces jours et ces silences où elle devrait se contenter d'un souvenir : celle de Lenny, dans ses draps à elle. Celle de ses yeux au bleu gorgé de fatigue et de lumière. De ses cheveux emmêlés où elle avait plusieurs fois passé ses doigts.

— Tu voudrais que je sois blessée ?

Lenny fronça les sourcils et elle ne sut dire s'il était perplexe ou fâché. Finalement, elle comprit vers quelle contrée sinistre avaient dérivé ses pensées quand elle l'entendit dire :

— Et si moi je suis blessé de la honte que je ressens d'avoir trompé ma copine ?

La morsure.

— Ça va, vous n'êtes pas mariés, y'a pas mort d'homme. Et puis nous deux, considère ça comme une parenthèse. Un truc qui se finit maintenant. Oublie, n'avoue rien et tu verras, ça ira.

À quel moment de sa vie avait-elle pu emmagasiner

tant de cynisme en elle ? Et allait-il être assez idiot pour croire ce qu'elle venait de déclarer ?

— OK, je vois. On va faire comme ça, alors.

Dix minutes plus tard, la pièce de théâtre était terminée, le public pouvait quitter la salle et l'actrice principale se préparer à aller travailler. Lenny s'était rhabillé dans un silence pesant et d'une certaine manière, c'était exactement ce qu'elle avait cherché à obtenir à partir de la minute où il avait confessé sa duplicité. Car à partir de ce moment-là, Julia avait senti sa gorge se serrer toujours plus étroitement, convaincue que seul le départ de Lenny la soulagerait de ce malaise physique. Elle l'avait accueilli chez elle, dans un étourdissement rare, elle l'avait accueilli en elle comme aucun homme auparavant. Et cela n'avait été qu'un chemin sans issue. Une erreur. Une déroute.

Pourtant, pensa-t-elle tandis qu'elle dévalait les escaliers de son immeuble, elle n'avait aucun regret. Elle n'avait rien subi, elle avait elle-même fait sauter ses barrières sans qu'il ne s'autorise à le lui demander. Sans même percevoir qu'elles existaient avant lui. Et pour cela, pour ce poids en moins dans sa poitrine, elle lui était reconnaissante. Maintenant, il fallait qu'elle s'efforce de continuer le reste de sa vie sans autre chose que le souvenir de la comète Lenny. Et ça, c'était une bataille qu'elle n'était pas certaine de remporter.

Charlotte Orcival

Ma folie la plus sage

Le cœur est libre quand il aime

Elle, étudiante qui s'oublie dans les corps à corps et le tourbillon des nuits parisiennes.

Lui, acteur de renommée internationale qui commence à découvrir le prix amer de la célébrité.

Eux, pour une nuit, d'oubli et de caresses. Mais avec le jour revient la réalité et ses obstacles. La distance, les secrets, les blessures. Et une question : peuvent-ils vraiment reprendre la vie qu'ils menaient avant cette nuit hors du temps ?

Révélee par l'autoédition, **Charlotte Orcival** est uneoureuse des mots depuis toujours : après de brillantes études littéraires, elle choisit de travailler dans la communication, tout en se lançant à corps perdu dans l'écriture. Elle occupe à présent un poste de direction dans un grand groupe et habite à Paris, avec son mari et ses deux enfants. *Ma folie la plus sage* est son deuxième roman publié dans la collection &H.

75.2871.0



15,90 €

